

LA GUERRE DE 14-18 A WESPES (LEERNES)

DEUXIEME PARTIE

Par Léon Leclercq

4. SOUVENIR DU COMBAT.

Les portes et les volets des maisons de Wespes se fermèrent sur la fin de la matinée et il devint très imprudent de sortir.

Déjà, mon père revenait d'être allé à Mariières (Paradis) demander à ses parents s'ils ne reviendraient pas chez nous vu les tournures que prenaient les événements; la réponse étant plutôt hésitante ou négative, eux durent rester là et purent observer des mouvements d'activité intense, tout en prenant des précautions et de l'intérieur de la maison, ceci durant la bataille qui arriva incessamment; mon père eut le temps de rentrer: des soldats français, à cheval, fortuitement rencontrés (probablement au-dessus du Tienne d'Havay) lui avaient recommandé de regagner immédiatement le logis disant que dans quelques minutes, il entendrait des balles siffler. En effet fusils et mitrailleuses ne tardèrent pas et le canon suivit.

Plusieurs habitants avaient fui; d'autres étaient descendus à la cave; quelques-uns guignaient aux volets mais sans rien voir de la bataille à Wespes. Cela commença autour de midi et dura une à deux heures selon réminiscence. Sur la place, on vit deux français passer à découvert, l'un soutenant l'autre dont la main pansée de blanc ensanglanté. Dans les caves, on croyait d'abord à l'orage mais, pris de peur, les enfants commencèrent à pleurer car, il n'y avait plus de doute, les coups se serraient et c'était bien le canon.

Ce fut la discussion à la maison entre Jules André et mon grand-père: le premier engagea à partir à la

bonne aventure dès le moment où il se réfugia près de la petite fenêtre de la cuisine à la maison. Il était trop tard. Quand l'accalmie des armes apparut, je remontai de la cave; je trouvai mon père dans l'encoignure des deux maisons, derrière; parmi les cliquetis des mitrailleuses, deux ou trois coups de canon encore donnés terminèrent l'action des batteries et le calme revint. L'encoignure n'étant pas très rassurante, on préféra rentrer, mais c'était la fin.

Durant la bataille, à Wespes, au côté sud de la place, quelques Français s'abritèrent puis se sauvèrent au travers du jardin de Ernaux et du ruisseau, les balles devaient pleuvoir dans les légumes; au Coq, abrités par des murs, remises, maisons, de braves Français vidèrent leurs chargeurs en tirant et en se dissimulant avant de quitter l'endroit.

Plusieurs habitants du hameau essayèrent de voir imprudemment ce qui se passait, c'était dangereux.

A la fin du combat, au-dessus de la place, un uhlan allemand, revolver au poing, passa en reconnaissance comme un envoyé à la mort. Il arriva de la rue des Ecoles et traversa pour prendre l'autre rue. Il venait de Profondrieux où il était probablement descendu par le chemin de Goulette et il partit, selon dire, vers Verte-Haye, monta la côte des Gaux puis on l'a dit repassé par les prairies du dessus de Wespes sous le Long-des-Bois, donc à découvert avant de retrouver des endroits encaissés pour rentrer à son unité. Il l'a risqué aussi. Des civils, cachés dans les caves ont eu l'idée imprudente de l'abattre avec des armes personnelles, notamment chez Désiré Hainaut (Sireau) à Profondrieux et Gaston Loncol; puis des Français, selon dires, se tenant dans les sapinettes de la ferme Mariq auraient pu facilement le tuer mais ils s'en seraient abstenus pour éviter les suites à l'habitant et aux habitations. Peut être est-il remonté par la ferme?

Cet uhlan passa donc en face de l'école des filles où se trouvait un poste de Croix-Rouge et où le mari de l'institutrice était Hollandais et poliglote autant qu'artiste peintre. Il paraît que l'Allemand aurait demandé là pourquoi les maisons avaient toutes les volets fermés, les stores baissés; on lui répondit que c'était des gens qui avaient peur mais qui étaient paisibles.

Il aurait probablement voulu qu'on ouvre car il y eut un semblant de communication tendant à faire écarter les volets mais c'était la fin du combat.

On a appris immédiatement la mort d'Evarist Bellot-Nellis tué au début par une balle perdue, dans sa prairie, au Long-des-Bois. Evarist ne s'était pas rendu compte du danger de sortir et comme tout le monde était ignorant des balles à distance, il avait mis pour tout hasard, sa grosse jaquette.

Le lendemain, on découvrit au-dessus du jardin de Jules Leclercq, près du sentier à l'entrée de la prairie Dexpert (sentier qui prenait alors à celui de Wespes pour aller vers le chemin de la Ferme, maison du milieu de la côte) deux ou trois Français autour de la bifurcation, l'un dans le sentier cité qui prenait en biais.

Des curieux visitèrent la région de Goulette où plusieurs Français gisaient tués ou mortellement blessés; ma grand-mère et d'autres amies y allèrent: l'un d'eux, la cervelle à découvert, appelait: "Mère, viens me soigner va ..." - à coups répétés - peut-être voyait-il l'image de sa mère dans les femmes qui l'approchaient ou bien l'image d'une mère dans toutes les femmes comme les appellent souvent tous les Français. C'était navrant rien qu'à l'entendre raconter.

Des blessés furent soignés, pendant plusieurs mois pour certains, à l'école des filles, poste de Croix-Rouge. A un moment donné, ils furent transportés en

ambulance, on assista à leur départ, ils avaient l'air encore mal rétablis et ils étaient destinés à être soignés ailleurs, peut-être sous une surveillance allemande car une fois hors de la Croix-Rouge, c'était des prisonniers. Pour les plaies, tous les enfants mais surtout les élèves de l'école des filles mirent la main à faire de la charpille; même les gamins s'y intéressèrent s'ils n'en firent pas tous.

5. LA CROIX-ROUGE.

A l'approche des combats, des postes de Croix-Rouge furent vite sur pied; le docteur Hautain fut très diligent et aux moments propices, pour tenir sa place de directeur de la Croix-Rouge: organiser, soigner avec des moyens rudimentaires et avec des collaborateurs dévoués plus ou moins aptes dont Maurice Gilliard, Jules André, etc..., avec les brancardiers, avec d'autres docteurs civils ou militaires, etc... mais nous ne vîmes rien de leurs activités et c'est le petit livre sur le combat de Leernes par le docteur Hautain avec quelques témoignages qui sont à retenir.

La maison de l'école des filles était à Wespes, poste de Croix-Rouge; durant le combat, des Français demandèrent sa situation à des habitants du Coq, probablement pour quelque blessé; des soldats y furent soignés et y restèrent plusieurs semaines selon leur état de blessure et en attendant de changer: autre établissement surveillé (peut-être comme prisonniers en Allemagne).

Les combats de Leernes, 1914: livre très intéressant qui fut répandu et qui donne bien des souvenirs sur le plan militaire et celui du service de santé; pas de doute que le docteur Hautain qui l'a écrit fut avec ses collaborateurs divers d'un dévouement à toute épreuve.

La Croix-Rouge continua son aide d'abord aux blessés; elle intervint aussi discrètement pendant toute la guerre non seulement dans les armées mais pour les besoins de la population: réfugiés, prisonniers, enfants et familles dans la nécessité, population à secourir.

LA DEFAITE FRANÇAISE. LA BARBARIE ALLEMANDE. REVERS TEUTONS.

72 Français contre 16 Allemands avaient trouvé la mort autour de l'Espinette et environs, selon le relevé allemand car on croyait que les Allemands avaient brûlé de leurs cadavres en même temps qu'une meule de fagots.

Soupçonnant les habitants d'avoir tué, les Allemands tuèrent lâchement à Hameau le père et le fils "Crabote" qui fuyaient l'un d'un côté l'autre de l'autre d'une haie de prairie ou de terre. A Fontaine-l'Evêque, route de Mons, ils ont tué un voiturier qui voulait venir en aide à des blessés. A Anderlues, la bataille de Collarmont, à l'arme blanche, fut terrible et la population eut à souffrir cruellement des teutons qui croyaient les gens coupables de faits ou de trahison contre eux. A Lobbes, Gozée, Thuin ce fut terrible également; mais les Allemands eurent des revers malgré leur supériorité et la résistance fut héroïque par les Français.

Près de Hourpes, il paraît qu'un chemin non en rapport avec la carte que possédait de la noblesse allemande en auto désarçonna les occupants; passant à terrain découvert, le noble, certainement haut officier, fut tué.

A la côte de Bommerée, des mitrailleurs français cachés dans le bois laissèrent passer les éclaireurs ennemis puis prirent d'enfilade les branches du M. Ils avaient réussi à échapper aux éclaireurs et ils attendaient la montée de la troupe quand celle-ci

monta et se fit surprendre. Les Allemands qui se défendirent subirent des pertes cruelles au point d'avoir failli battre en retraite pour en éviter d'autres. Ces souvenirs sont des oui-dire de l'enfant de 9 ans que j'étais alors.

F I N